



HAL
open science

Postface - Prisonnière à Téhéran

Béatrice Hibou

► **To cite this version:**

Béatrice Hibou. Postface - Prisonnière à Téhéran. Fariba Adelkhah. Prisonnière à Téhéran, Seuil, pp.233-240, 2024, 9782021573916. hal-04823404

HAL Id: hal-04823404

<https://sciencespo.hal.science/hal-04823404v1>

Submitted on 6 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

POSTFACE – PRISONNIÈRE À TÉHÉRAN

Béatrice Hibou (Sciences Po, Centre de recherches internationales (CERI), CNRS, Paris, France)

In : Fariba Adelkhah, *Prisonnière à Téhéran*, Paris, Le Seuil, 2024.

« L’insoutenable légèreté de l’être » aurait pu être le titre de ces récits de prison, ou un exergue, à l’instar de ceux par lesquels Fariba Adelkhah introduit ses textes et qui sont tous tirés de la littérature, et particulièrement de la poésie. Au sortir de leur lecture, on ne peut qu’être frappé par la profondeur de ce qui est dit, les pesanteurs sociales décrites, parfois le pathétique des situations malgré l’apparente futilité des moments évoqués mais surtout malgré la légèreté du ton de la narration. Kundera est l’un des auteurs fétiches de Fariba Adelkhah et inspire, consciemment ou non, je ne sais, tous ces haïkus.

Ces derniers ne retracent pas son expérience personnelle de l’enfermement. Ils poursuivent le travail de recherche qu’elle mène depuis plus de trente ans, un travail qui donne à voir la vie quotidienne et les transformations de la société iranienne et qui permet de comprendre l’exercice autoritaire du pouvoir. Evin apparaît comme un terrain presque comme un autre. Un terrain qu’elle n’a certes pas choisi mais qu’elle fait sien de la même manière.

Fariba Adelkhah est d’abord et avant tout une anthropologue du quotidien. À Evin comme sur ses précédents terrains, elle n’est ni extérieure ni touriste, elle n’en développe pas un regard exotique ou nostalgique, mais l’appréhende dans sa banalité en s’y intégrant elle-même. Ainsi, son emprisonnement se transforme en un terrain à part entière en ce sens qu’il est un autre moment d’une démarche centrée sur la compréhension de la vie quotidienne. On retrouve la démarche caractéristique du travail de Fariba Adelkhah : mettre systématiquement en lumière les acteurs – et leurs pratiques – qui ne sont habituellement pas vus comme faisant partie du « monde politique », mettre l’accent sur des lieux, des institutions, des encadrements (l’épicerie, l’infirmierie, le dortoir...), des situations (le mariage de l’une, la coquetterie de l’autre, sa propre constipation) qui ne sont pas considérés comme relevant du politique, ni même de choses importantes. Et opérer au niveau « micro » en tentant de cerner au plus près les compréhensions qu’ont les individus des moments ou situations contés. Dans

ses travaux antérieurs, la famille était devenue le cercle légitime et protégé qui lui avait permis de mener des recherches dans une certaine « sécurité » (parce que la famille est une force, y compris face au politique), et de pénétrer les relations sociales (parce qu'elle n'est pas une entité suspendue, hors sol). À Evin, ce sont ses codétenues qui lui permettent de continuer à penser la société iranienne.

Fariba Adelhah est aussi, et ce n'est pas contradictoire, une anthropologue du voyage. Il va de soi que le voyage, ici, n'est pas à comprendre au sens du déplacement physique. Ce « parcours immobile » (El Maleh) est un cheminement intellectuel au cours duquel apparaissent des figures et des questionnements qui accompagnent son raisonnement. C'est en suivant ses codétenues qu'elle réfléchit sur la vie en société, sur l'obéissance et la dépendance, sur la signification du silence ou sur les malentendus à l'origine des rapports de force au sein de cette petite société qu'est Evin. Ce voyage-cheminement, constitué de détours et de chemins buissonniers, moments où elle sort de son sujet pour mieux y revenir, est aussi l'expression de sa passion pour la recherche. Sans parler explicitement de son métier, ces pages en sont l'illustration.

Fariba Adelhah, enfin, est une anthropologue de l'intime. S'ouvrir aux autres, s'engager pleinement, comprendre les différences. L'intime ici, ce ne sont évidemment pas les relations affectives, familiales ou amicales. C'est le souci de l'autre, sans que cela empêche, évidemment, le désaccord ou le conflit comme le laissent voir tous les récits rassemblés. Tout échange et toute relation produisent de l'intime dès lors qu'ils suscitent des interactions inattendues, non normées, reposent sur l'écoute et le respect, et se déroulent sur une certaine durée. Fariba Adelhah excelle dans cette façon de faire. Elle sait écouter, elle sait voir et faire voir l'insolite et le curieux dans la banalité quotidienne, elle sait mettre en relief ces « petits riens » si courants qu'ils finissent par ne plus être vus alors même qu'ils donnent sens, qu'ils révèlent des actions ou des phénomènes dans toutes leurs significations sociales et politiques. Dans cette perspective, les échecs aussi peuvent relever de l'intime, dans la mesure où le refus d'interaction, les tensions et les conflits (entre détenues ou entre détenues et l'administration pénitentiaire) amènent nécessairement à transformer le regard et à tenter de comprendre autrement ce qu'il se passe.

Cette démarche, et la compréhension du terrain comme expression de l'intimité, expliquent également que Fariba Adelhah l'aborde toujours avec empathie. Ces récits montrent un

grand respect pour ses codétenues, y compris celles avec lesquelles elle s'est bagarrée, mais aussi pour les gardiennes et même pour ses interrogateurs : c'est le respect pour la différence, qui constitue le principe sous-jacent à toutes ses recherches, et la conviction qu'en comprenant l'autre on se retrouve. La différence est avant tout produite par les situations, et tout être, aussi « autre » soit-il en apparence, est banal, voire proche, parce que l'identification (royaliste, moujaheddine, gardienne, interrogateur...) cache en réalité différents niveaux ou mondes sociaux qui se superposent en chaque individu et qui ne font pas son humanité ou son inhumanité. C'est pourquoi Fariba Adelhah arrive à parler avec empathie de ces personnages, et parfois même avec tendresse. Et toujours avec ironie. Car le terrain – Evin comme les autres – est aussi le lieu de la subversion. Ces récits fourmillent de petits pieds-de-nez et d'histoires drôles et impitoyables, qui laissent voir l'humanité des gens, la complexité des situations toujours pleines de paradoxes, de contradictions, d'irrationalités et qui dédramatisent des conditions souvent difficiles, voire douloureuses. Elle-même est d'ailleurs la cible de cette ironie. Mais cette ironie est joyeuse, et elle l'est d'autant plus que l'objet est triste ou grave.

Cette anthropologie du quotidien couplée à cette attention à la différence n'a pas toujours été bien comprise en dépit de sa posture ironique et joyeuse, de cette « légèreté de l'être »... ou peut-être en partie à cause d'elle. Nombre de ses travaux ont été systématiquement critiqués aussi bien par les autorités iraniennes (qui voyaient ses recherches avec suspicion, comme l'ont illustré pendant longtemps les pratiques d'intimidation, et comme l'a illustrée de façon dramatique son arrestation) que par les opposants à la République islamique (qui interprètent ses recherches comme une défense du régime, ou à tout le moins comme une indulgence coupable pour assurer sa propre tranquillité ou se garantir l'accès à ce terrain si central dans ses recherches). Ces récits de prison risquent de faire l'objet des mêmes incompréhensions car Fariba Adelhah se refuse toujours à être dans une posture de dénonciation. Certes, le régime est autoritaire, il enferme et prive de liberté des personnes qui ne font que leur métier, il exerce une violence indéniable ... « Et alors ? » semble nous dire Fariba Adelhah, en quoi est-ce étonnant et surtout qu'est-ce que ce constat mille fois répété apporterait de plus ? Plutôt que de dénoncer, il faut comprendre. Et ce qu'il faut essayer de comprendre, c'est précisément ce que la prison nous révèle de l'exercice de la domination : ses modalités concrètes, ses cheminements paradoxaux. Et pour ce faire, à Evin comme ailleurs, Fariba Adelhah concentre son attention non sur le régime ou sur la classe politique

mais sur les faits de pouvoir les plus banals en restituant la complexité de la société, car c'est cette dernière qui l'intéresse avant tout.

Ces récits suggèrent en effet que les faits de pouvoir sont autrement plus complexes que l'imposition d'un ordre connu et implacable par des dominants sur les dominés. Evin est à l'image de la société, avec ses moments de partage et d'amitié mais tout aussi bien ses luttes, ses conflits, ses compétitions et concurrences, ses mesquineries qui sont autant de point d'ancrage de l'exercice du pouvoir ; avec la centralité de la famille aussi qui est autant un poids qu'un réconfort, un rouage du devoir de conformité qu'une condition de son dépassement. Les accommodements, les petits actes de rébellion au quotidien décrits avec humour et indulgence, « l'anarchie bureaucratique » (pour citer les historiens de l'URSS Blum et Mespoulet) de la répression... suggèrent l'ambivalence de la domination qui permet de supporter la situation, tout en la confortant. L'intériorisation des codes de la prison, l'autocensure, l'acceptation de catégories ou de représentations, le besoin naturel de sécurité et de prévisibilité sont autant de comportements qui suggèrent que la domination s'exerce aussi par ceux-là mêmes qui la subissent. « Le tyran asservit les uns par le moyen des autres » disait La Boétie : les gardiennes comme les représentantes des détenues, les « hirondelles » comme les plus anciennes incarcérées à Evin, toutes sont des intermédiaires malgré elles et à leur insu de cet ordre, du fait des rapports de force et des jeux de pouvoir auxquels elles participent et que l'administration pénitentiaire, mais aussi les pouvoirs politiques, peuvent investir. Toutes finissent par participer à des rapports de pouvoir qui façonnent la domination : Fariba Adelkhah nous le suggère, par exemple, en nous montrant comment le règlement intérieur de la prison est aussi bien dans les mains des gardiennes et responsables pénitentiaires que dans celles des détenues. Mais il en va de même hors de prison, les récits du Club House ou de l'assignation à résidence laissent transparaître un partage de visions et de croyances au sein de la société, au-delà des cercles de pouvoir, qui participent à un ordre politique et social : l'autonomie de pensée est suspecte ; il n'y a pas de place pour la nuance, encore moins pour la distanciation et la compréhension, on ne peut être que « pour » ou « contre ». Dans ces conditions, le silence sur lequel Fariba entame ses récits et les clôt apparaît au fondement du pouvoir, à Evin comme dans la société : il est violence tout autant que protection, il structure la domination tout autant qu'il permet de la contourner, il est acceptation autant que distanciation, il contraint tout autant qu'il permet la cohabitation de

personnes aux positions, visions et intérêts divergents. C'est cette ambivalence fondamentale que nous livrent les récits de prison.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, *Prisonnière à Téhéran* est le récit d'une liberté. Une liberté d'esprit évidemment, car la prison a enlevé incontestablement à Fariba Adelkhah sa liberté d'aller et venir entre la France et l'Iran, elle l'a meurtrie dans ses relations amicales et affectives, mais elle ne lui a enlevé ni un terrain, on l'a vu, ni sa capacité de distanciation, de dénaturalisation et de déplacement des limites de l'entendement. Une liberté de ton et une liberté méthodologique aussi qui s'apparente à celle des poètes qu'elle aime tant : la liberté de s'écarter des règles habituelles, des normes de la discipline, des coutumes professionnelles pour mieux nous faire comprendre les ambivalences de la domination dans une société contrainte. Les poèmes, les récits tout en finesse et sous-entendus, les non-dits et les silences nous éclairent davantage qu'une analyse qui suivrait strictement les canons reconnus de la sociologie ou de l'anthropologie politiques.